

## LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE<sup>1</sup>.

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les saltimbanques. — Les jongleurs. — Asaksa-téra (suite).

A partir de la place qui est au midi du premier porche, jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'enceinte du grand temple, tout est envahi par la multitude, dont les flots pressés forment deux courants réguliers, circulant en sens contraire sous l'habile et silencieuse direction de la police. Un ordre si parfait, au milieu d'une pareille cohue, n'est possible que dans une ville comme Yédo, où non-seulement il n'y a pas de voitures, mais où il suffit d'un mot du magistrat pour exclure de tout un vaste rayon, et pendant une quinzaine de jours, l'usage des chevaux et des palanquins. Aussi ne voit-on d'encombrement nulle part. Des cordeaux de paille limitent l'espace réservé à chaque industriel. Partout l'on trouve, à point nommé, des places de stationnement, des reposoirs, des issues habilement ménagées pour rejoindre, soit le torrent qui vient du porche, soit celui de la sortie. Enfin il n'y a pas d'heure de clôture. La marée monte insensiblement tout le jour; elle atteint son point culminant après le coucher du soleil; elle descend rapidement depuis minuit jusqu'aux premières heures de la matinée.

C'est donc tout un monde que la foire d'Asaksa, ou plutôt c'est le microcosme du Japon tout entier. Gardons-nous d'analyser le tableau qu'elle nous présente, et contentons-nous de suivre la foule, à la découverte, à la fortune d'une rapide exploration.

Ici toutes les distinctions sociales disparaissent, tous les rangs sont confondus. Les gentilshommes et les officiers cheminent « naïboun » parmi les gens du

1. Suite. — Voy. t. XIV, p. 1, 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337; t. XV, p. 289, 305, 321; t. XVI, p. 369, 385, 401; t. XVIII, p. 65, 81, 97; t. XIX, p. 353, 369 et 385.

peuple. Seuls les mendiants de profession se tiennent à l'écart, chacun occupant la place qui lui est assignée par la police. Ils ont généralement la barbe et les cheveux hérissés. Malheureux couverts d'ulcères, estropiés ou culs-de-jatte, c'est à qui se présentera sous l'aspect le plus pitoyable. Il en est qui ne portent d'autre vêtement que des lambeaux de vieilles nattes d'emballage. Tous ces infortunés excitent le dégoût plutôt que la commisération des passants. C'est avec peine qu'ils arrachent à ceux-ci quelque chétive

aumône. Leurs voisins à tête tonsurée démontrent, au contraire, comment il faut s'y prendre pour vivre largement et agréablement de la charité publique. L'un d'eux, frais et dispos, gracieux et bien vêtu, passe sa vie à montrer une sainte image, réputée miraculeuse. D'autres religieux forment la transition entre les ordres mendiants et les charlatans de la foire. Ce sont les Yamabos ou bonzes des montagnes, qui vont de ville en ville exhiber une chapelle portative, vendre des rosaires, débiter des talismans et donner des recettes médicinales. Ils se distinguent généralement par une taille imposante, comme il convient à des prêtres adonnés à la magie. Ils portent une tunique blanche,



Charmeur de tortues. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

un bâton de montagne à pomme de cuivre et un long sabre recourbé. Dès qu'ils ont installé leur chapelle, ils annoncent l'ouverture de leurs pieux exercices aux sons d'une conque de triton. La plupart se marient. Les fils gardent la maison pendant l'absence du père, et servent de guides aux pèlerins qui passent la montagne. Les filles demandent l'aumône.

De toutes les industries qui empruntent le pavé de la voie publique, il n'y en a pas de plus répandue que celle des restaurateurs en plein vent. C'est la ta-



Les douze signes du zodiaque japonais. — Fac-simile par Rapine d'une gravure japonaise.

ble d'hôte naturelle d'une multitude d'artisans et de manœuvres qui, pour toutes sortes de raisons, n'ont pas l'habitude de manger à heures fixes. C'est aussi le complément obligé d'un grand nombre de cuisines bourgeoises dont le menu journalier ne comporte pas autre chose que le riz et le thé. La maîtresse de la maison reçoit-elle une visite ou veut-elle faire quelque invitation, le restaurateur ambulante lui fournit, à toute heure, ce dont elle peut avoir besoin; poisson frit, morceaux de volaille apprêtés, fèves, petits gâteaux de paddi; et surtout ces exquis boulettes de riz rôties, que l'on mange trempées dans la sauce de soya. La foire d'Asaksa abonde en appétissantes rôtisseries et en marchés de comestibles de toute espèce. On y vend en petits tonnelets munis d'une anse qui en facilite le transport des légumes salés, des légumes secs, du poisson mariné, du gingembre, des condiments assortis, du saki de première et de seconde qualité.

Les étalages d'ustensiles de cuisine réunissent les produits céramiques de toute la confédération japonaise. A côté des objets en kaolin des îles de Kiou-siou et de Nippon, ceux que l'on fabrique en terre de pipe de la principauté de Satsouma méritent une mention spéciale, plutôt en raison de leur bon usage que de leur valeur artistique. C'est de cette terre fine et poreuse que l'on fait les meilleures théières du Japon. Elles suintent pendant quelques semaines, mais lorsqu'elles se sont imprégnées du résidu de la boisson que l'on y prépare journellement, celle-ci gagne de plus en plus en richesse aromatique. Prendre du thé de la sorte, c'est, à la lettre, le prendre dans un vase de thé.

Les boutiques de papeterie et de librairie sont au nombre de celles qui attirent le plus d'acheteurs. Tous les provinciaux des deux sexes veulent s'approvisionner de papier à lettre, d'enveloppes et de cartes de visite des fabriques de la capitale. On ne recherche pas moins ces excellentes écritures de cuivre, que l'on passe à la ceinture, et qui ressemblent à un étui de pipe, dont le fourneau serait remplacé par un encrier et le tuyau par un pinceau.

L'imagerie populaire fournit en abondance des œuvres enluminées de trois catégories bien tranchées. Les

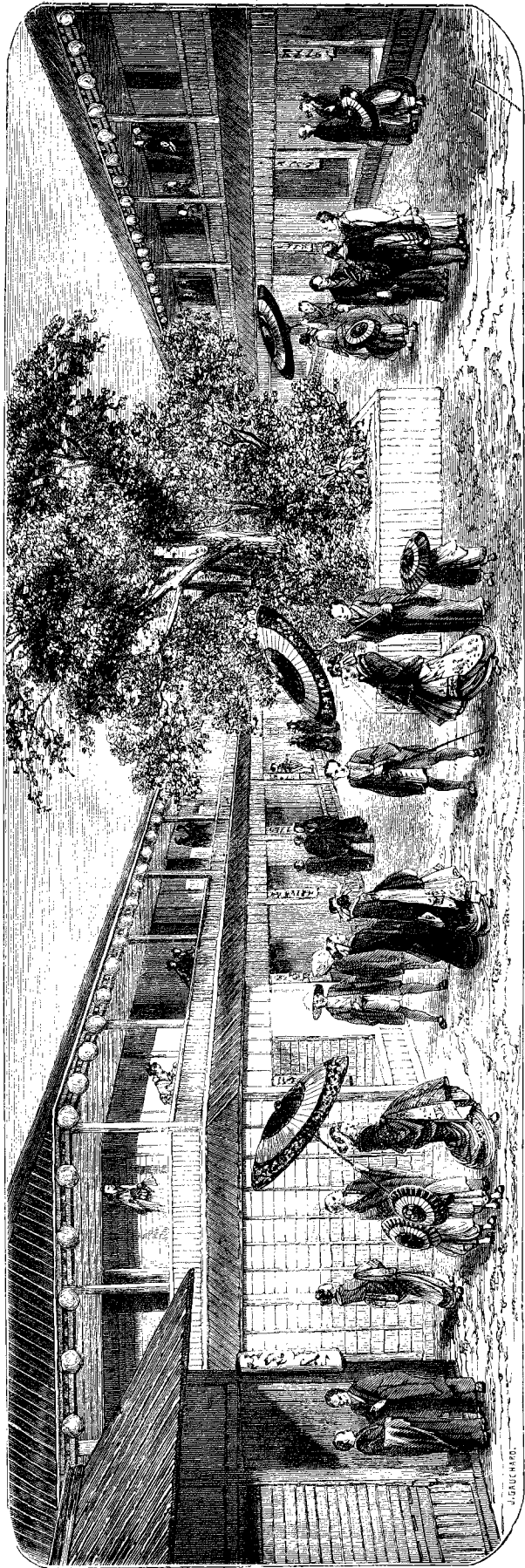
plus vulgaires ont la forme de petits cahiers et renferment des contes dont les héros sont des personnages monstrueux, moitié hommes et moitié animaux ou végétaux; leurs faits et gestes sont à l'avenant: je ne connais rien de plus grossier ni de plus insensé que ces ridicules productions. Une autre série se compose de grandes feuilles volantes, n'ayant que fort peu de texte et ne traitant que des sujets puisés dans la vie réelle, au moins vingt et souvent plus de cinquante par feuille. On dirait, à première vue, des planches sorties des ateliers de Montbéliard ou d'Épinal. Elles ont essentiellement pour but de provoquer le gros rire et même la malignité du bas peuple, en l'amusant à la fois des trivialités de son existence journalière et de

certain travers des classes privilégiées. Enfin l'imagerie que l'on peut appeler éducative est l'une des choses les plus intéressantes et les plus respectables du Japon. Que ce soit avec intention de la part des éditeurs, ou sans préméditation quelconque, il est peu de pays où l'instruction se propage si largement parmi le peuple, au moyen de l'enseignement intuitif. Les estampes sont collées par classes de sujets sur de longues bandes de fort papier que l'on conserve en rouleaux. Elles embrassent tous les domaines de l'activité nationale, comme l'on peut en juger par ces quelques titres que je détache, au hasard, de toute une bibliothèque de rouleaux; la culture du riz, la culture et l'emploi du mûrier; l'utilité de la soie, la culture et l'usage du co-

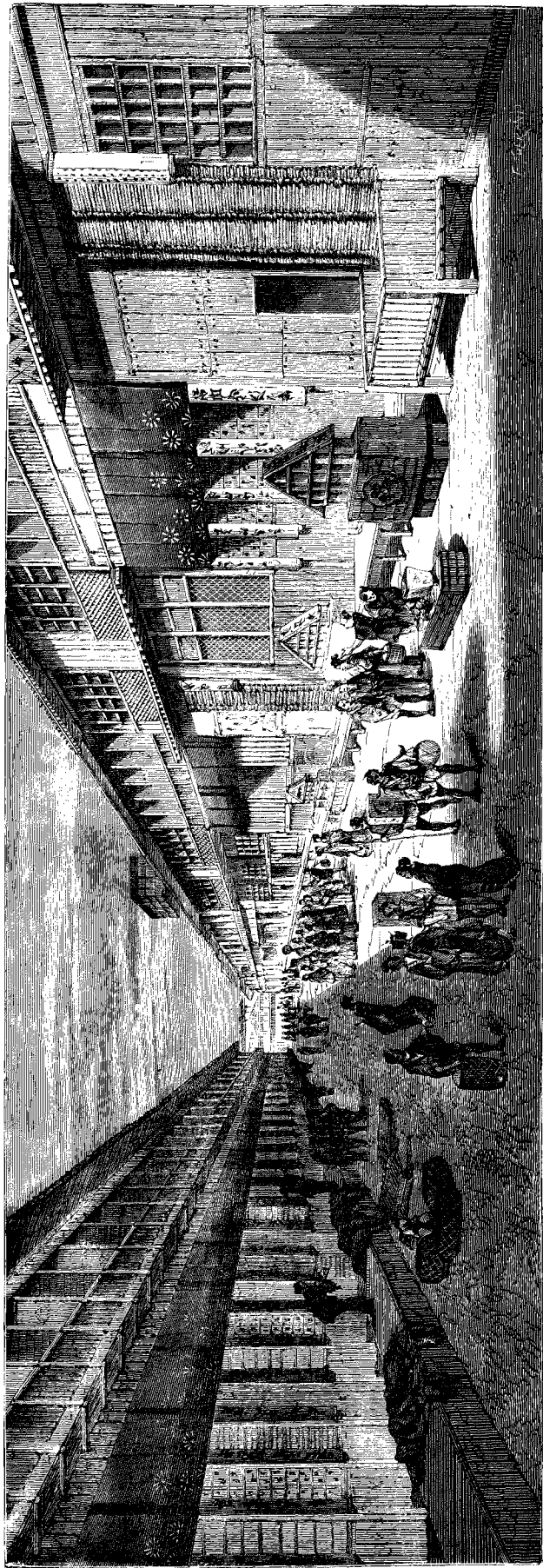


Gigo-Koô, la dame des Enfers. — Dessin de L. Crépou d'après une peinture japonaise.

ton; les mines et leurs travaux; l'hôtel des monnaies à Yédo; la pêche de la baleine au moyen du grand filet, sur les côtes de Yéso; la chasse à l'ours par les Aïnos des forêts de Matsmaï; le service des incendies dans les villes japonaises; le mobilier d'une maison bourgeoise; les cérémonies du mariage; les arts et les métiers, chacun traité à part; les cités et les bourgs remarquables que l'on rencontre sur le parcours du Tokaïdo. Mais il est superflu de multiplier les citations. Un peuple qui s'est créé une source si puissante de saine instruction mutuelle ne s'arrêtera pas à la superficie ni à certaines apparences trompeuses de notre civilisation. Ce qui permet d'espérer qu'il apprendra tôt ou tard à la connaître dans son essence,



La promenade réservée de Shin-Yosiwara. — Dessin de E. Théron d'après une gravure japonaise.



Façades parallèles de deux quartiers de Shin-Yosiwara. — Dessin de E. Théron d'après une gravure japonaise.

c'est qu'il a pu jusqu'à ce jour résister à l'action délétère d'une religion abâtardie, qui n'a plus d'autre rôle que de se faire la sordide complice des passions brutales. Ce n'est pas que le mal n'existe et qu'il n'ait même pénétré profondément la société japonaise. Je n'entends point par là une certaine grossièreté de langage et d'habitudes qui peut se modifier très-rapidement par une meilleure éducation. Le danger que je signale est plus grave. Il y a des symptômes certains auxquels on reconnaît qu'un individu, qu'une génération se perd, ou que tout un peuple tombe dans la décadence : ce sont l'abandon des lois de notre nature, le mépris des conditions primordiales de l'existence humaine, la recherche du fantastique, du phénoménal, de l'impossible. Voilà les indices qui, s'ils devaient se généraliser, me feraient craindre pour l'avenir du peuple japonais ; mais il y a dans son sein et principalement chez les classes laborieuses des résistances instinctives, des circonstances sociales protectrices et de saines aspirations, qui, en attendant un secours plus efficace, limitent considérablement les atteintes du fléau.

Celui-ci tire son plus pernicieux aliment de la librairie bouddhiste, amas mauséabond de légendes merveilleuses, de glorifications monastiques, de transmigrations célestes ou diaboliques. Cette littérature des bonzes est comme un narcotique qui fait de l'homme une sorte de somnambule perpétuel, aussi incapable que le fumeur d'opium de se gouverner selon les règles de la raison, ni d'écouter la voix de sa conscience.

Sur le champ de foire d'Asaksa, un masque gigantesque d'Okabé sert d'enseigne à une grande boutique où l'on vend tous les types de masques, et toutes les coiffures de mascarades en usage pour l'un ou pour l'autre sexe, ainsi que des monstres, des dragons, des serpents, des chimères d'effrayante dimension, et beaucoup d'autres représentations d'un aspect ignoble et repoussant. Cependant l'on rencontre aussi dans ces expositions des choses charmantes où le goût le plus difficile trouve une satisfaction sans mélange. Les petits ménages des enfants japonais sont des bijoux de céramique et d'ébénisterie. Dans un genre d'articles plus communs, aux dernières limites du bon marché, il y a d'admirables petites cassettes en mosaïque de pailles de diverses couleurs ; des bouquets de fleurs en filaments de paille et d'écorce de bambou ; des figurines en terre cuite richement vernissées, représentant

des chats, des chiens, des lapins et des fruits ; enfin des jouets animés, parmi lesquels je citerai les tortues qui remuent la tête et les pattes, les oiseaux que l'on fait voltiger en sifflant dans un roseau adapté à leur cage ; les poupées qui, lorsqu'on tire la ficelle, se mettent un masque sur la figure pour effrayer les petits garçons. Et quelle jolie collection ne pourrait-on pas composer avec cette variété de mouches, de sauterelles, de scarabées, d'insectes bizarres, dont le pays abonde et que les brodeuses de fleurs et d'animaux artificiels imitent avec une si étonnante perfection ! Il se fabrique dans je ne sais quel atelier des objets qui paraissent être en moelle de sureau, et ne présentent d'abord que l'apparence de menus copeaux ou de petits sachets. On les jette dans un bol d'eau tiède, et alors ils ne tardent pas à éclater et à déployer lentement l'image d'un bateau, d'un pêcheur, d'une fleur, d'un fruit, d'un crabe, d'un poisson. A chaque sachet, nouvelle surprise : les jeunes spectateurs s'efforcent de deviner au plus vite, à l'envi les uns des autres. C'est un des jeux les plus instructifs et les plus amusants que je connaisse.

En sortant du temple de Quannon, du côté nord, on se perd dans un labyrinthe d'allées et de sentiers qui circulent parmi les arbres nains, les plantes rares et les potiches des fleuristes, ainsi que les tonnelles et les pavillons des restaurateurs, les boutiques des étalagistes et les baraques des bateleurs. A droite, au fond d'une vaste cour, la toiture ciselée du campa-

nile s'élève majestueusement au-dessus des constructions éphémères de la foire. Dans le voisinage du saint édifice, un tir à la sarbacane excite à la fois l'adresse et l'hilarité d'un groupe de jeunes citadins : dès qu'un carton de cible est atteint, il se soulève brusquement et donne passage à une tête de renard, ou à une face de démon, ou à quelque autre diablerie facétieuse, qui sort avec impétuosité et se balance en l'air jusqu'à ce que le jeu recommence. De toutes parts, des attrouplements plus ou moins considérables annoncent la présence de nouvelles curiosités. Ici, un jongleur ambulante, armé d'une sorte de trident dont les branches se terminent par trois petites poches en treillis, place une balle élastique dans chacune de ces poches, et fait sauter en cadence les trois balles, d'une poche à l'autre, et de là, dans un sac que son clown ouvre et referme à commandement. Il a pour camarade un hercule qui fait des tours de force avec des balles de riz,



Supérieur d'une bonzerie. — Fac-simile par Rapine d'une gravure japonaise.

et qui porte sur ses épaules une pyramide de quatre compères de sa taille.

Ailleurs, une exposition d'animaux à vendre captive l'attention du public : ce sont, entre autres, de jeunes ours de Yéso, des épagneuls très-lairs, mais d'un prix fort élevé, des singes ayant terminé leur éducation, et des chèvres tout ordinaires; il faut remarquer que dans un pays comme le Japon, où les cultures ne laissent pas de place aux pâturages, tous les ruminants sont des animaux de luxe, à l'exception du buffle, dont les services sont indispensables pour le labour des rizières.

Le marché aux oiseaux se distingue par la belle disposition de ses grandes volières, de ses cages élégantes et de ses cloches bizarres en treillis d'écorce de bambou. On y vend toute sorte de volailles et, en outre, des faucons, des éperviers, des hiboux, des pigeons verts, des cailles, des grives, des faisans,

mais, si je ne me trompe, aucune espèce d'oiseaux chanteurs.

Plus loin, sur un vaste étang bordé de plantes aquatiques et orné d'un îlot sacré, des carpes énormes accourent à la pâture, et permettent d'apprécier les produits de la pisciculture chinoise, introduite au Japon avec le bouddhisme par les moines du Céleste-Empire.

Les solides et spacieuses habitations des bonzes d'Asaksa offrent un appui tutélaire à de grands théâtres de comédiens et de saltimbanques. Certaines troupes se font remarquer par la richesse ou par l'étrangeté de leur costume. Le plus bizarre, composé d'une perruque rousse ébouriffée et d'un justaucorps matelassé, appartient à des équilibristes, dont le jeu est cependant d'une excessive délicatesse, témoin ce joli tour, à titre d'échantillon : placer à l'extrémité d'une perche une tasse pleine de thé et recouverte



Train de daïmio. — Fac-simile par Rapine d'une gravure japonaise.

d'une soucoupe renversée; mettre le tout en équilibre sur le front; ensuite secouer doucement et graduellement la perche jusqu'à ce que le thé contenu dans la tasse se soit répandu, probablement à l'aide d'une poudre effervescente, sans toutefois entraîner la chute de la tasse ni de la soucoupe.

Une autre société, qui semble avoir réparti entre ses membres les divers costumes des courtisanes du daïri, a la spécialité des exercices de souplesse et de légèreté. Le chef exécute, en lourd manteau de soie et en large pantalon bouffant, une danse aérienne sur une rangée de lattes plantées en terre. L'un de ses enfants saute et se tient en équilibre des deux mains et les pieds en l'air, sur une pyramide de légères tables de laque et de petits blocs de bois entrecoupés d'une tasse de porcelaine. L'autre grimpe au sommet d'une hampe d'enseigne de guerre, qu'un héraut d'armes tient de la main droite, et, tout en jouant de l'éventail, il se

suspend, du bout des pieds, au petit rouleau mobile auquel est attachée la flottante banderole de l'enseigne.

Des histrions étrangers obtiennent aussi de la police japonaise et achètent des bonzes d'Asaksa la faveur d'exploiter la merveilleuse kermesse de Quannon. Une patience imperturbable est la vertu caractéristique des bateleurs coréens. Il en faut, par exemple, une forte dose pour discipliner une douzaine de tortues grandes et petites, ou pour remplir d'huile une bouteille au moyen d'un puits que l'on plonge dans le tonneau contenant le liquide, et que l'on verse ensuite en faisant couler l'huile à fil, dans le cou de la bouteille, à travers le trou d'une pièce de monnaie de fer. Le charmeur de tortues n'emploie pas d'autre procédé que le chant et la cadence d'un tam-tam métallique. Ses élèves marchent à la file, exécutent des évolutions variées, et finissent par monter, sans

secours humain, sur une table basse, les plus grosses de ces bonnes bêtes faisant le pont aux plus petites ; puis elles se rangent d'elles-mêmes en trois ou quatre piles, comme l'on entasserait des plateaux d'écaïlle.

Cependant le bruit et l'agitation tumultueuse de la foire diminuent à mesure que l'on approche des monuments funéraires de la bonzerie. On n'entend plus que çà et là quelques chants, accompagnés des aigres accords du samsin. Ils sortent des débits de thé et de saki, dissimulés derrière les cèdres sacrés qui abritent les jardins des bonzes et les collines du cimetière.

Enfin, l'on arrive aux dernières retraites de la bon-

zerie, aux dépendances habitées par les nombreux serviteurs du couvent ; puis il n'y a plus que les haies vives, les bosquets de bambou et les palissades qui protègent l'enceinte d'Asaksa-téra, du côté des rizières :

Deux issues, gardées par un poste de police, ouvrent sur deux chaussées pratiquées à travers les marais l'une conduit aux théâtres de la grande Sibaïa, du côté du fleuve, et l'autre, en ligne presque directe, au quartier de Sin-Yosiwara.

La banlieue.

Où va cette femme pauvrement vêtue, conduisant par la main une jeune fille de sept ans, parée de ses



Les rats marchands de riz. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

habits de fête ? Après avoir déposé son offrande devant l'autel de Quannon, elle prend à petits pas avec son enfant le chemin qui traverse les rizières et qui longe, à l'orient, le fossé de Sin-Yosiwara. Pendant près d'une heure de marche elle a sous les yeux la muraille d'enceinte de la cité du vice. Celle-ci n'est accessible que sur un point, du côté du nord. Là, une haute porte à vaste toiture s'élève à l'extrémité d'une rue montueuse mal entretenue, et cependant signalée à l'attention des passants par de grandes affiches placardées sous l'auvent d'un pilier public.

Des hommes avinés jettent à l'infortunée mère d'ignobles plaisanteries. Elle y répond parce que les con-

venances exigent qu'elle donne la réplique, mais sa voix tremble : tout ce qui l'entoure lui fait peur. Aucune femme ne se montre sur son chemin. Les élégants norimons de dames que des coulies transportent dans la direction de Yédo sont hermétiquement fermés. On en voit d'autre part qui reviennent à vide. Des gens de toute condition se croisent dans la rue sans se saluer, sans échanger entre eux la moindre politesse. Ceux qui appartiennent à la classe des Samourais se cachent sous un déguisement complet ou sous une coiffure qui les rend méconnaissables. Les maisons, des deux côtés de la voie publique, paraissent être des dépendances du quartier privilégié. Les plus

misérables abritent une nombreuse population de coulies, de porteurs de cangos et de norimons, de marchands de bric-à-brac, de tresseurs de nattes et d'autres gens de métier. Les plus grandes renferment des établissements de bains, des boutiques de comestibles, des étalages de livres, des restaurants, des salles de loterie ou de tir à la sarbacane et des tavernes où l'apparente tolérance de la police dissimule adroitement le contrôle qu'elle exerce sur les mauvais sujets de la capitale.

Un pont jeté en avant du portail de la cité traverse un canal qui se développe dans les rizières et où l'on remarque des gondoles amarrées sur les rives pour les fêtes nocturnes de Sin-Yosiwara. Rien de ce qui passe sur le pont n'échappe à la surveillance d'un double poste de yakounines installés en arrière des portes dans

deux corps de garde vis-à-vis l'un de l'autre. Le fonctionnaire du service d'entrée fait monter auprès de son chef, sur l'estrade où ses camarades sont accroupis, la pauvre voyageuse avec son enfant. Au bout de quelques instants la mère et la fille sortent du corps de garde accompagnées d'un agent de police qui les conduit dans l'un des principaux bâtiments de la grande rue. C'est la résidence du fonctionnaire que l'on appelle le chef du gankiro. La mère en revient seule, portant dans une manche de son kirimon une somme en argent de la valeur d'une centaine de francs. Le marché qu'elle a fait est dûment signé et soldé. Elle a vendu son enfant, corps et âme, pour le terme de dix-sept années.

Les contrées de l'extrême Orient qui souffrent d'un excès de population sont celles où se révèle dans toute



Étude de nonnes. — Fac-simile par Rapine d'une gravure japonaise.

son horreur le caractère inhumain, antisocial, foncièrement dénaturé du paganisme bouddhiste. Cette religion, tolérante envers les autres cultes païens, est complice de toutes les mesures qu'ont prises les gouvernements de la Chine et du Japon pour garantir leurs États de l'invasion de la civilisation chrétienne. Les entraves mises au commerce des indigènes avec l'étranger et la défense absolue qui leur était imposée de sortir de leur propre pays ont été la cause principale de l'exubérante agglomération d'habitants que présentent surtout les cités maritimes. Pour remédier au mal, la religion, qui en est le vrai fauteur, s'est empressée d'admettre comme palliatif et de couvrir de son absolution de véritables crimes en vue d'arrêter les progrès de la population. C'est ainsi que le bouddhisme tolère en Chine la polygamie et l'infanticide commis

sur les filles qui viennent de naître, de même qu'au Japon le trafic d'enfants mineurs ou même d'enfants de tout âge, réduits ainsi à une sorte d'esclavage.

Le plus souvent les pauvres créatures abandonnées, livrées à la servitude, sont victimes de l'inconduite d'un père qui est tombé dans le vagabondage ou qui a chassé sa femme et ses enfants du foyer domestique. La femme, au Japon, n'est entourée d'aucune garantie contre la rupture du lien conjugal. Il n'en coûte au mari que la formalité d'une lettre de divorce. L'épouse abandonnée ne trouvera jamais l'occasion de contracter un second mariage. La société la condamne; le vide se fait autour d'elle : si elle n'a pas de parents qui puissent la recueillir, elle n'a que la misère en perspective pour un temps plus ou moins rapproché.



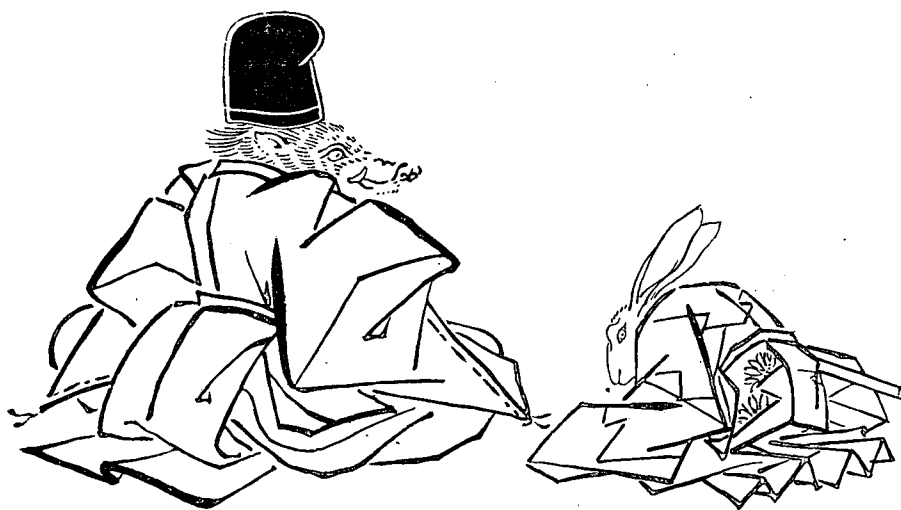
Sin-Yosiwara renferme dans son enceinte quadrangulaire neuf quartiers distincts ayant chacun la forme d'un parallélogramme allongé dans la direction de l'ouest à l'est, Il y en a cinq à gauche du portail et quatre à sa droite : les premiers, séparés de ceux-ci dans toute la profondeur du quadrilatère par une longue et spacieuse allée d'arbres à fleurs doubles. A l'extrémité de cette belle promenade publique s'élève une tour de guet pour la surveillance des incendies, et à trois angles de la cité une chapelle adossée au mur d'enceinte. Une large allée transversale au centre des quartiers de droite présente aussi l'aspect d'une promenade publique.

Le Gankiro proprement dit est le Casino du beau monde de Sin-Yosiwara. On paye une entrée au concierge et l'on est introduit au salon de conversation. La tenue en est irréprochable. La pipe et les rafraîchissements d'usage dans toutes les invitations japo-

naïses assaisonnent un échange de lieux communs rajeunis par les spirituelles réparties des dames de la société. Chacun des divertissements que l'on y trouve est tarifé : ici, c'est un concert vocal et instrumental ; là, une danse de caractère, l'un et l'autre exécutés par des femmes, artistes de profession, résidant à Yédo. Leurs productions, même à notre point de vue, ne seraient nullement indignes de la meilleure compagnie.

Le Gankiro possède une salle de banquets dont la décoration est fort originale. Elle se compose d'une tapisserie de jolies esquisses de genre ou de paysage, les unes à l'encre de Chine, les autres coloriées, et toutes également peintes sur des morceaux de papier-carton taillés d'après le patron des diverses sortes d'éventails en usage dans l'extrême Orient.

Un autre genre de peinture orne le fond de la galerie. Ce sont des vues de Yédo et des environs, assez grossières, mais ne manquant pas d'effet ; elles parais-



Sanglier et lièvre. — Fac-simile par Rapine d'une gravure japonaise.

sent exécutées en épaisses couches de couleurs simples et rappellent exactement les productions de ces peintres populaires de Naples qui passent leur vie à fabriquer pour les touristes des éruptions du Vésuve. Enfin la vraie merveille du Gankiro, c'est son théâtre d'enfants. On n'y voit pas d'autres acteurs que les jeunes filles de sept à treize ans auxquelles on enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, le chant, la musique, la danse, la mimique et la déclamation. Les opérettes, les petites féeries, les ballets costumés qu'on leur fait exécuter sont des pièces pleines de grâce et de gentillesse. Il est douteux qu'au point de vue du mérite littéraire elles soient de beaucoup supérieures aux vaudevilles, aux comédies et aux proverbes dramatiques que l'on exécute en Europe dans les internats de jeunes personnes ; mais il paraît en tout cas avéré que le petit théâtre des Japonaises se distingue avantageusement du nôtre à la fois par une verve plus franche et par un plus grand respect des convenances, ou, mieux encore, parce qu'il se renferme tout naïvement, sans y

mettre de prétention, dans le charmant domaine de la poésie enfantine.

Jusqu'à présent je me suis attaché à décrire les parties de Yédo qui donnent à cette ville sa physionomie originale : au midi, les faubourgs sur les bords de la baie ; au centre, le castel et les demeures de la noblesse ; au sud-est, la cité marchande ; à l'est, les quais et les ponts du grand fleuve, et sur la rive gauche la cité industrielle du Hondjo ; au nord, les temples, les champs de foire, les théâtres et les lieux de divertissement de Staïa et des deux Asaksa.

Il me faudrait maintenant, pour compléter le tableau de la grande capitale, y ajouter la description de toute une vaste zone comprenant les quartiers du sud-ouest, de l'ouest et du nord-ouest ; et rien ne serait plus propre à donner une juste idée de l'immense étendue de Yédo que cette étude de la section la plus développée de sa circonférence. D'un autre côté, le caractère assez uniforme de ces quartiers de l'ouest permet de les grouper sans entrer dans le détail des

quelques curiosités qu'ils renferment. Comme ils se composent essentiellement d'agglomérations rurales annexées à la population citadine, il suffira, pour rendre l'impression générale qu'ils produisent, de dépeindre la banlieue proprement dite, extrême limite extérieure de leur circonscription.

Ces quartiers sont au nombre de douze et se suivent, dans la direction du sud-ouest au nord-est, à partir du faubourg de Sinagawa, comme l'indique le tableau ci-après :

A la limite septentrionale de Sinagawa, Mégouro-Siroga-Néhen, situé à l'ouest de notre résidence de Takanawa; Avoï-Yama, à l'ouest d'Asabou, dont j'ai

parlé à l'occasion de nos premières excursions autour du Castel; Sendaka-Tané, au nord d'Avoï-Yama; Yostouïa, au nord d'Akasaka, qui est l'un des quartiers de la noblesse; Isigai-Ousigomé, à l'ouest du Bantsio, que j'ai déjà décrit; Okoubo, au nord de Yostouïa; Kobinata, au nord des deux précédents; Osowa et Koïskawa, l'un et l'autre au nord de Kobinata; Sougamo, au nord d'Osowa, limité au septentrion par le fleuve Sémida-Gawa, ainsi que les deux derniers, savoir : Komakoumé, au nord de Koïskawa, et Néghis-Taninakahen, immédiatement à l'ouest d'Asaksa.

L'Inaka, la banlieue de Yédo, c'est donc comme une guirlande de verdure et de fleurs qui enlacc et



Pèlerinage de Yousima-Tendjin. — Dessin de L. Crépon d'après des croquis japonais.

relie entre eux les faubourgs des quartiers de l'ouest et du nord, les villages dispersés à la limite des rizières, les groupes d'habitations disséminées sur les rives du Sémida-Gawa.

A l'époque de la floraison des vergers, le bourgeois, le peintre, l'étudiant, tournent à l'idylle, prennent des goûts champêtres, fuient les travaux et les plaisirs de la capitale et se cachent pour un jour, pour plusieurs jours, si c'est possible, parmi les bosquets et sous le toit rustique des maisons de thé de la banlieue. Elles sont innombrables, ces charmantes retraites dont les beautés de la nature forment le principal ornement. La plupart se distinguent à peine des habitations campa-

gnardes qui les avoisinent. Leur vaste toit de chaume descend jusqu'au rez-de-chaussée. Des oiseaux domestiques s'ébattent ou se prélassent au soleil, sur les tapis de mousse dont la toiture est parsemée et qui s'élèvent par étages jusqu'au sommet, où brillent des touffes d'iris en fleurs. A défaut de galerie, des berceaux de vigne ou d'autres plantes sarmenteuses abritent les buveurs nonchalamment groupés sur de spacieux reposoirs. Une source limpide murmure à quelques pas et longe le sentier qui descend vers la plaine à travers les jardins, les vergers, les cultures de pavots ou de fèves, les champs de céréales ou de plantes textiles.

Le citadin ne dédaigne pas d'accoster le paysan au milieu de ses travaux et d'échanger avec lui maintes observations judicieuses sur les procédés d'irrigation en usage dans la contrée, sur la qualité des produits obtenus dans telle ou telle zone, enfin sur la mercenaire des marchés de la ville. Souvent le bon bourgeois s'anime, et dans son enthousiasme déclare qu'il n'est pas de plus belle vie que celle de l'homme des champs. Celui-ci toutefois secoue la tête ou réplique par quelque plaisanterie de sa façon. Je vis un jour un paysan, appuyé sur sa bêche, les deux pieds dans le marais, écouter en souriant son interlocuteur, puis se pencher sans mot dire, passer une main sur ses jambes et en retirer deux sangsues pour en faire hommage au citadin.

Il y a des sociétés bourgeoises qui accomplissent, trois fois par an, en février, en juin et en octobre, un vrai pèlerinage champêtre dans des villages à trois ou quatre milles de Yédo, uniquement pour constater de leurs propres yeux les vicissitudes des saisons et les transformations qu'elles opèrent dans la nature.

En hiver, s'il tombe de la neige, l'on se fera un devoir aussi bien qu'un plaisir d'aller en famille contempler l'aspect étrange soit des statues du paradis de Kanda-Miôdjiu, soit de la haute pagode d'Asaksa; mais surtout l'on ne négligera pas de se rendre à certaines maisons de thé des faubourgs, telles que celle de Niken-Tschaïa dans le voisinage de Fouka-gawa, pour admirer dignement le spectacle de la baie et de la campagne sous leur nouvelle décoration.

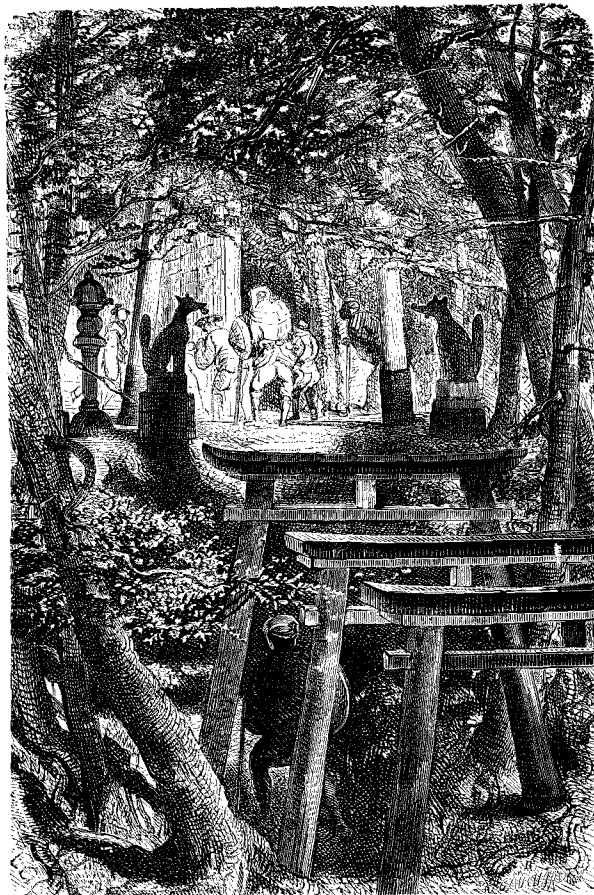
En été, il est convenu que c'est sur les hauteurs de Dôkwan-Yama qu'il faut ouïr le concert des cigales, et un bon père de famille ne saurait manquer d'y conduire ses enfants, munis de petites cages d'osier, pour emporter au logis quelque une des nocturnes chanteuses.

Les poètes du printemps, les chantres de l'été, les peintres, les artistes à la recherche de nouvelles inspirations, aiment à s'abandonner, du matin au soir, aux charmes de l'étude et de la rêverie, parmi les vergers de cerisiers, de pruniers, de poiriers, de pêcheurs, parmi

les bosquets de bambous, de citronniers, d'orangers, de pins et de cyprès, qui entourent les temples, les jardins et les maisons de thé d'Okoubo, de Sougamou, d'Itabasi, de Tô-Néglis, d'Haghitéra, de Mimémori et d'une multitude d'autres refuges classiques des musés du Nippon. La nuit venue, réunis dans d'excellentes hôtelleries, ils joignent aux plaisirs de la table les jouissances d'une société spirituelle, où les joyeuses causeries alternent avec les chants et la musique, où les feuilles de dessins se mêlent aux pages de poésies écrites dans la journée.

Il n'est pas rare que le pinceau n'intervienne dans la marche capricieuse de la conversation, et tout à coup le sujet d'un récit ou d'une discussion se trouve illustré ou travesti au gré de l'imagination du peintre et aux applaudissements de la société.

Les caricatures japonaises portent généralement le cachet de la bonhomie. Elles remplacent volontiers, dans l'expression des passions, l'image de la figure humaine par quelque type significatif tiré du règne animal. C'est le procédé qui a rendu si populaire le crayon de Grandville dans ses illustrations des fables de la Fontaine. Le pinceau japonais est plus timide; il n'atteint que par exception à l'énergie du drame de la vie humaine. Le plus souvent il se borne à prêter aux animaux un costume, une attitude, une tenue enfin qui leur donne un certain caractère symbolique. C'est le degré inférieur de l'anthropomorphisme. Telle est, par exemple, la per-



La chapelle du renard. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

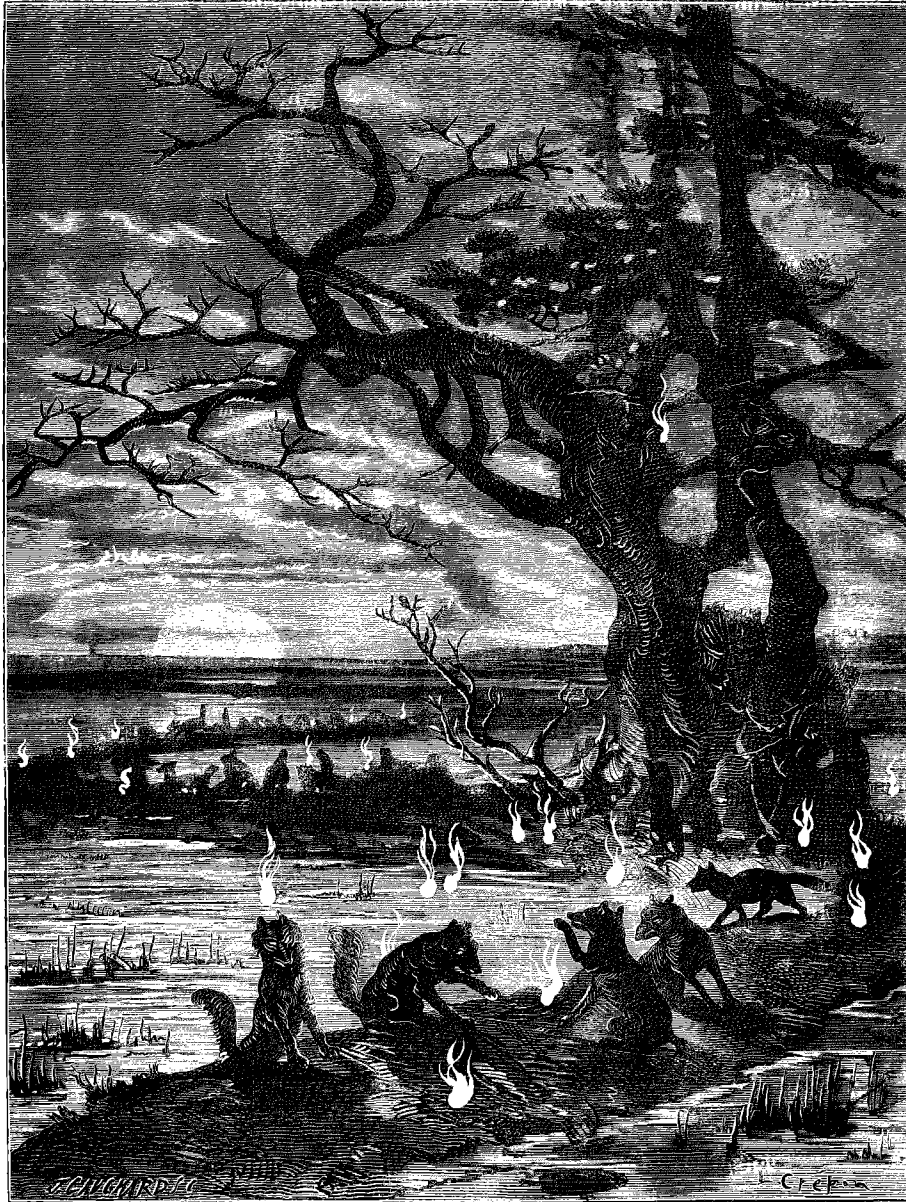
sonnification des douze signes du zodiaque : le souris, le taureau, le tigre, le lièvre, le dragon, le serpent, le cheval, le singe, le coq, le chien et le sanglier, chacun orné de vêtements et d'attributs en rapport avec leurs fonctions astronomiques ou avec leur rôle en astrologie.

Une esquisse d'Hofksai, non moins innocente, mais plus récréative, représente un magasin de riz desservi par les plus redoutables ennemis de cette précieuse céréale, une troupe de rats. Rien ne manque à cette jolie scène, ni le comptable faisant ses calculs au moyen du boulier, ni le chef de comptoir feuilletant ses livres pour démontrer à l'acheteur qu'il n'y a pas

un sou à marchander. Les garçons de magasin apportent sur leurs épaules les balles dont l'acheteur va prendre livraison. L'argent est préparé dans des sachets de paille, que les coulies ont suspendus aux deux extrémités de leur bambou. Tout cela se passe avec l'ordre et le calme qui conviennent dans une grande maison. Les moindres détails sont traités avec le soin que l'on donnerait à une composition sérieuse. C'est

dans ce genre de comique léger, enfantin, ou héroï-comique à l'occasion, que les Japonais déploient le plus d'aisance et d'originalité.

Il y a quelque chose de plus, c'est-à-dire une teinte de moquerie voisine de la caricature politique, dans les esquisses nombreuses et variées dont les « trains » de daïmios fournissent le sujet. Tous les personnages du cortège, à commencer par le prince lui-même, sont



Sabbat annuel des renards et feux follets. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

ordinairement reproduits sous la figure de renards ou de singes.

L'intention satirique n'est pas moins manifeste dans ces estampes où l'on voit le supérieur d'une bonzerie apparaître avec une tête de loup, et un groupe de nonnes sous l'image de belettes. La pièce la plus expressive que j'aie rencontrée en ce genre représente l'audience d'un lièvre prosterné tout tremblant aux

pieds d'un sanglier. Le lièvre, c'est un petit hattamoto sans emploi, et le sanglier un fonctionnaire supérieur en costume de cour, la tête fièrement coiffée de la toque de Kioto.

Parmi les maisons de thé de la banlieue de Yédo, il y en a plusieurs que l'on pourrait comparer à certains établissements de bains des montagnes de la Suisse. Ce n'est pas que l'on y aille faire des cures propre-

ment dites, mais l'on passe volontiers quelques jours en famille dans ces élégants chalets de cèdre, élevés sur les bords de cours d'eau comparables aux plus belles rivières alpestres. Quelques jardins possèdent une source thermale ou des cascades que l'on utilise à titre de douches naturelles. Les plus fréquentés sont ceux de l'Ottona-Sigawa, l'un des principaux affluents du grand fleuve.

D'autres lieux de plaisir offrent un aliment spécial à telle ou telle superstition populaire. On y passe du temple à la maison de thé et réciproquement, avec la satisfaction que donne l'accomplissement d'une œuvre pie. Pendant les premiers jours du onzième mois, les hôtelières et les bonzes de Yousima-Tendjin voient affluer dans l'enceinte de leur domaine des milliers de pèlerins des deux sexes, la plupart petits marchands ou agriculteurs des faubourgs et de la campagne; tous cheminant à la file sur les étroits sentiers des rizières, pour aller acheter des râteaux de bambou au temple de cet endroit isolé et comme perdu dans les marais du nord de la capitale. Or, ces râteaux de bon augure pour les récoltes prochaines ne sont autre chose que de pieux joujoux remplissant l'office de talismans dans les demeures des fidèles. Il y en a pour toutes les bourses et pour les goûts les plus variés : les uns, d'une taille colossale, supportent un tableau peint sur soie ou sur bois et représentant la jonque du bonheur; d'autres, de moyennes dimensions, sont ornés du chiffre du dieu des richesses; les plus modestes ont simplement des images de carton, de papier ou de papier mâché, telles que la tête du dieu du riz, le masque d'Okabé, et toutes sortes d'emblèmes mythologiques.

La fortune ne répartissant pas ses faveurs parmi les hommes en raison de leur stature, il arrive souvent qu'à leur retour de Yousima, ce sont les pèlerins les plus grands, mais les plus pauvres, qui emportent les râteaux les plus exigus, tandis que tel de leurs camarades, chétif de corps, mais opulent, succombe sous le poids de l'énorme instrument que sa position sociale a contraint d'acheter.

Ce qui ajoute à l'effet comique de la procession, ce

sont les particularités du costume de la saison : les hommes portent un pantalon collant en cotonnade bleue et un paletot ouaté à larges manches; la plupart vont tête nue, mais le nez protégé par un foulard de crêpe noué sur la nuque; d'autres se couvrent la tête d'un bonnet de crêpe ou d'un ample capuchon ouaté qui leur cache toute la figure, à l'exception des yeux. Les femmes adoptent généralement ce disgracieux capuchon, et pour se garantir les mains du froid rentrent leurs bras dans les manches épaisses du kirimon d'hiver, ce qui leur donne l'aspect d'une société de manchottes. Enfin le temple de Yousima vendant aussi des amulettes à mettre au bord des champs sous la forme d'un carré de papier fixé à une cheville, les paysans qui sont nu-tête ont l'habitude de les piquer derrière la mèche de leur coiffure, comme des épingle à cheveux : on dirait qu'ils reviennent d'une exposition agricole avec les numéros d'ordre sous lesquels ils y étaient classés.

Cependant, parmi toutes ces retraites de la banlieue qui unissent l'utile à l'agréable, le sacré au profane, ce sont encore les jardins et les vergers d'Odji-Inari qui l'emportent dans la faveur des familles bourgeoises. Le secret de la vogue dont ils jouissent, c'est qu'ils ont été placés de toute ancienneté sous l'invocation de messire Kitsné, c'est-à-dire du renard, qui daigne les honorer en effet de sa protection particulière.

Sa petite chapelle, tapissée d'une épaisse couche d'ex-voto, est précédée

d'une avenue où l'on a prodigué les toris peints au vermillon. Il n'y a de l'un à l'autre que la distance d'un saut de renard; à peine sont-ils à hauteur d'homme. Le chemin est d'ailleurs montueux, tortueux, embarrassé de racines des sapins du bosquet sacré. On ne peut le gravir qu'avec précaution et en baissant la tête. C'est dans cette humble position que l'on atteint l'esplanade du saint lieu. Là, il faut passer entre deux images de granit représentant la malicieuse divinité accroupie, la queue retroussée, le museau en l'air, mais de son œil oblique poursuivant quiconque s'approche du sanctuaire. Les fidèles s'inclinent respectueusement, font leurs ablutions, jettent



L'ombre du renard. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

leur pièce de monnaie dans le tronc et s'agenouillent, pour prier, sur les marches de la chapelle.

C'est le dix-septième jour du premier mois qui attire surtout la foule dans les jardins et sur les collines d'Odji-Inari. On contemple au loin, dans le marais, le grand arbre autour duquel a dû se célébrer la veille le sabbat annuel des renards. On interroge avidement les personnes qui prétendent les avoir vus accourir, chacun précédé de l'un des innombrables feux follets que les esprits des rizières ont toujours l'obligeance de mettre à la disposition de la société. Selon les rapports des témoins touchant le caractère de la fête, l'affluence des conviés, le plus ou moins de gaieté de leurs manifestations, on tire des conjectures sur l'année qui commence, on fait des pronostics sur l'abondance et la qualité des récoltes qu'elle promet. Puis on s'assied autour du brasero dans les chambres d'hôtes des maisons de thé, et l'on devise, à voix basse, de la mystérieuse influence de Kitsné dans les affaires de ce monde. Qu'est-ce, en effet, que la chance? qu'est-ce que le hasard? qu'est-ce que la bonne ou la mauvaise

torture? Des mots vides de sens! et pourtant il y a quelque chose derrière ces paroles, car enfin toutes les fois que l'on est dans le cas de les appliquer, c'est que des circonstances tout à fait majeures y obligent, et que, pour tout dire, le renard a passé par là.

« J'ai eu, dit l'un des convives, le malheur de perdre un enfant. Le médecin n'a pu même indiquer le siège de son mal. Tandis que la mère se désolait, la lampe déposée auprès du cadavre projetait au loin l'ombre de la pauvre femme. Tout le monde qui était dans la chambre de deuil a pu s'apercevoir que cette ombre dessinait sur le châssis la silhouette d'un renard.

— Et les voyageurs? poursuit un voisin. Que de fois n'ont-ils pas erré dans les rizières, sur les indices fallacieux des feux follets, que Kitsné a le pouvoir de faire cheminer à sa guise!

— Et les chasseurs? Que de tours ne leur a-t-il pas joués!

S'il arrivait même qu'un habile tireur osât tenter de se venger, il ne lui restait que la mortification



Un Yamabos et sa femme ensorcelés par les renards. — Fac-simile par Rapine d'une gravure japonaise.

de voir le renard gambader et s'enfuir en tenant à sa gueule la flèche qui avait été décochée contre lui.

Les annales du Japon constatent que Kitsné a le don de se métamorphoser. Lorsque le mikado qui régnait en 1150 se trouva dans la pénible nécessité de congédier sa favorite pour sauver d'une ruine complète les finances de l'empire, la belle dame s'échappa de ses appartements sous la forme d'un renard blanc, orné de six queues éventail.

On cite, d'autre part, des cas non moins extraordinaires d'enlèvements de jeunes filles, dont la plupart n'ont jamais reparu.

Les yamabos ou bonzes des montagnes réussissent généralement à tenir le renard à distance. Mais aussi faut-il qu'ils soient d'autant plus sur leurs gardes pour éviter toute surprise. Si le renard parvient à découvrir leur tonnelet de saki, malheur à ceux qui goûteront du mélange qu'il y aura laissé! C'est ainsi que des yamabos très-respectables sont devenus la risée du peuple. Quelques tasses avaient suffi pour leur tourner la tête. Jetant loin d'eux leurs vêtements, poussant des cris,

gesticulant comme des forcenés, ils ont exécuté coup sur coup les danses les plus excentriques. Deux renards, dans le voisinage, sautaient du même pas et marquaient la cadence, l'un en soufflant dans la conque sacrée, l'autre en faisant voltiger le goupillon des pauvres bonzes ensorcelés. On raconte aussi que les campagnards, quand ils s'endorment sur le talus des rizières, s'exposent à tomber dans les lacets de Kitsné, qui les prive, à sa fantaisie, de l'usage de leurs membres ou de la liberté de leurs mouvements.

Le peuple japonais a donc, comme on le voit, son roman du Renard, sa légende de Reinecke Fuchs. Il s'amuse de son héros et il en a peur. D'histoires en histoires, Kitsné devient tour à tour un personnage sacré, facétieux, perfide et diabolique. Le matin, on lui rend hommage; le soir, on le tourne en ridicule. Mais s'il se prête à la plaisanterie, c'est pour prendre une revanche d'autant plus éclatante. Que l'on essaye, par exemple, dans les fêtes de famille, dans les banquets de société, de s'amuser à ses dépens et de lasser sa patience! Quand il sera pour tout de bon de la par-

tie, il aura bientôt mis toutes les têtes à l'envers, et la nuit ne se passera pas qu'il n'ait jonché le sol de ses provocateurs.

Ceux-ci commencent d'ordinaire par un jeu très-innocent en apparence, une sorte de mourre, accompagnée d'un chant et de battements de mains. On y prend tour à tour trois poses : la première consiste à lever les mains et à les tenir à demi fermées en cornet derrière les oreilles; la seconde, à faire le poing en étendant le bras en avant; la troisième, à ouvrir les deux mains et à se les appliquer sur les genoux. C'est

ce que l'on appelle les rôles du renard, du fusil et du yakounine.

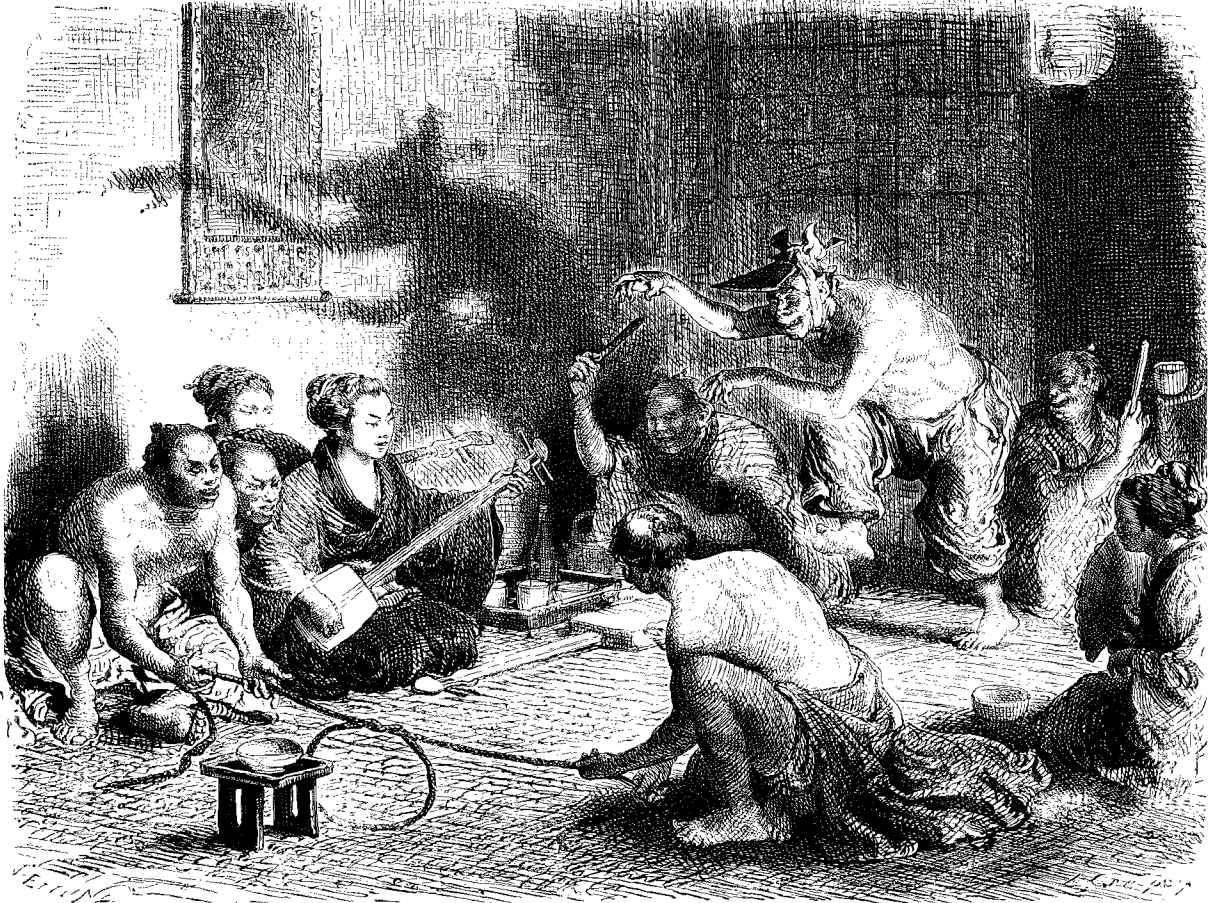
Le renard perd contre le fusil, parce que le fusil le tue.

Le fusil perd contre le yakounine, parce que celui-ci doit savoir se défendre.

Enfin, le yakounine perd contre le renard, parce que messire Kitsné est l'être le plus rusé de la création.

La partie perdante est condamnée à boire une coupe de saki.

On conçoit que, sous l'influence d'une pareille pé-



Le jeu du renard. — Dessin de L. Crépon d'après des gravures japonaises.

nalité, le jeu s'anime de plus en plus. Quelques convives finissent cependant par le trouver trop sédentaire. L'un d'eux se lève et, aux acclamations de la société, va chercher une longue corde, y pratique un nœud coulant, la tient suspendue par un bout et remet l'autre extrémité à un camarade, qui tend la corde autant qu'on peut le faire sans préjudice pour le nœud coulant. Derrière celui-ci, l'on place un petit guéridon, qui supporte ce qu'on appelle le rat : c'est un bonnet, une tasse, un objet quelconque, que le renard doit enlever avec prestesse sans se laisser prendre au lacet. Si

les gardiens du rat tirent trop tôt ou trop tard la corde qui est entre leurs mains, ce sont eux qui payent l'amende. Si le renard est attrapé, ne fût-ce que par le bout du doigt, c'est à ses frais que chacun se livre aux libations les plus triomphales pendant tout le temps qu'il plaît aux convives des deux sexes de jouir du spectacle de sa captivité.

A. HUMBERT.

(La suite à une autre livraison.)